

—C'est vrai, madame, j'ai une terrible maladie, répliqua d'Armangis en riant.

—Vous en parlez bien gaiement, fit Berthe.

—Et vous l'appellez ? demanda le comte.

—L'horreur des gens importuns et ennuyeux.

—Alors vous nous dites de nous en aller ? riposta la comtesse avec une adorable petite moue.

—Oh ! madame, pouvez le croire ! ! !

Et comme dans l'élan qui avait accompagné cette phrase, d'Armangis, ayant dépassé le Russe, se trouvait bien en face de Berthe, il reçut en pleine vue le long et doux regard dont elle accompagna cette réponse :

—Je plaisantais, monsieur.

De Gabrinoff s'était rapproché en disant :

—Chasser sur vos terres, c'est déjà bien ; mais mieux serait encore si vous me promettiez que nous chasserons ensemble... puisque votre manie nous fait l'honneur d'être guéris pour nous.

Puis, se reprenant :

—Et d'abord, êtes-vous chasseur ? car de Jozères nous a laissés dans le doute à cet égard.

—J'ai, je crois, une des plus belles meutes du département.

De Gabrinoff éclata de rire.

—Bravo ! fit-il. Au moins de Saint-Dutasse, ne tuera pas que mes seuls chiens.

—Le chevalier de Saint-Dutasse, le sous-lieutenant aux gardes du corps ? l'attendez-vous ?

—Oui. Est-il aussi de vos amis ?

—D s meilleurs. De Saint-Dutasse est un gai et brave compagnon avec lequel j'ai passé de joyeuses heures, répondit d'Armangis, tout heureux de retrouver l'élément parisien au fond des Ardennes.

—Et avec lequel vous en passerez encore, ajouta gaiement M. de Gabrinoff, car il va venir passer un mois au château, et j'espère que cet ami commun vous sera un motif de plus pour apprendre à présent le chemin de ma demeure.

—Sans doute, fit d'Armangis hésitant.

—Oh ! pas de demi-réponse, s'écria le Russe ; je vous avertis que je ne sors pas d'ici sans avoir obtenu un engagement bien formel. Ainsi donc, exécutez-vous ?

Quand les deux hommes avaient parlé chasse, Mme de Gabrinoff s'était mise à examiner un à un les tableaux appendus aux panneaux du salon. A ce moment, elle se trouvait à l'extrémité de la pièce, derrière son mari. En entendant le jeune homme hésiter à accepter l'invitation du comte, elle tourna lentement la tête sur son épaule et, sans faire un signe, elle lança à M. d'Armangis un regard semblable à celui qui l'avait déjà si profondément remué.

—J'accepte, dit-il vivement.

Un quart d'heure après, les deux époux, remontés en voiture, reprenaient la route de leur château.

—Que pensez-vous de notre voisin ? demanda le comte.

—Il est bien insignifiant, fit Berthe avec une profonde indifférence.

## XV.

M. d'Armangis ne fut pas long à tenir sa promesse de rendre bientôt leur visite aux époux, car, le lendemain même, il descendait de cheval devant le perron de M. de Gabrinoff.

Averti par le piaffement de la superbe bête que montait le jeune homme, la comtesse le vit, à travers le léger rideau de son boudoir, entrer au château.

—Déjà ! s'écria-t-elle en souriant.

Et, tout en réparant du doigt, devant une glace, quelques boucles rebelles de sa coiffure, elle attendit sans aucune impatience qu'un laquais vint la prévenir de son arrivée.

Vingt secondes après, quand elle apparut au salon, M. de Gabrinoff était en train de pousser de hauts cris d'étonnement.

Après un cérémonieux salut échangé entre le visiteur et la comtesse, qui interrompit la conversation des deux hommes, le mari, empressé de revenir à son sujet, prit sa femme à partie en s'écriant :

—Savez-vous, ma chère amie, l'inattendue nouvelle que me donne notre voisin ? Il m'apprend qu'il n'est nullement chasseur ! ! !

Berthe, malgré elle, tourna un regard moqueur sur le Parisien, mais ne prononça pas un mot. Dans ce coup d'œil, M. d'Armangis vit sans doute un encouragement à persister dans son mensonge, car il répliqua :

—C'est l'exacte vérité, je ne chasse pas.

—Mais vous m'avez dit hier que vous possédiez une des plus belles meutes du département. Alors pourquoi l'avez-vous ?

—Comme j'ai aussi un billard dont je ne sais pas jouer... pour mes amis. Et vous voyez que je suis dans le vrai, puisque cela me procure le plaisir de mettre cette meute à votre disposition.

—Comment ? là, vrai ? vous n'êtes pas chasseur, répéta de Gabrinoff désolé.

—Nullement.

—Pas même de la force de Saint-Dutasse, qui tue un bœuf quand il tire un faisan ?

—Moi, je tuerais Saint-Dutasse lui-même.

—Diable ! Mais alors, nous voilà privés de votre aimable compagnie pendant que nous courrons les champs.

—La privation sera égale pour moi.

—Vous allez vous trouver bien seul, bien isolé, appuya le comte.

Berthe fit entendre un petit rire.

—Pardon, dit-elle, mais je vous ferai remarquer, Iwan, que vous n'êtes pas fort aimable.

—Pour qui ?

—Mais pour moi. Vous êtes là, depuis cinq minutes, à vous apitoyer sur l'isolement de Monsieur et vous oubliez que la même solitude m'attend aussi pendant que vous battrez la plaine.

Et, s'adressant à M. d'Armangis :

—J'ai bien envie de vous proposer d'unir nos deux sorts, ajouta-t-elle.

Dites audacieusement, les plus impudentes choses ont la chance de passer. Aussi, après un nouveau rire, Berthe continua :

—Puisque M. de Gabrinoff chasse sur vos terres, braconnez sur les siennes.

Puis, comprenant que la corde était trop tendue, elle s'empressa de se reprendre :

—... Ou plutôt, essayez de braconner, car je dois vous avertir que la terre est bien gardée.

Outre que le Russe croyait à la froideur de sa femme, dont il ne faisait pas remonter la cause à lui-même, puisque la com-